

ntérêts. A l'avenir, elle enregistrera les adhésions qui se produiront de toutes parts, et elle publiera des documents capables de jeter de la lumière dans la discussion de ce projet. J'attire l'attention du public sur les excellents articles maintenant en cours de publication dans l'*Opinion Publique*.

M. J. X Perreault vient d'adresser, dans le *Herald* de lundi, le 9 janvier, une lettre ouverte à sir John Thompson, au sujet de l'indépendance du Canada. M. Perreault est un ardent avocat de notre émancipation; mais il dépasse la note par excès de zèle.

Sa lettre est malheureuse à plusieurs points de vue. D'abord, parce qu'elle place la question sur un terrain agressif, ce que nous devons éviter par-dessus tout, si nous voulons faire rapidement son chemin à l'idée de l'indépendance dans les deux grands partis politiques du Canada. Le plus grand obstacle que pourrait rencontrer l'indépendance serait l'antagonisme des partis.

Cette lettre est malheureuse, parce que M. Perreault semble vouloir précipiter un mouvement qui ne peut s'accomplir qu'avec l'action du temps. Comment! C'est à peine si l'on commence à comprendre cette question et à se débarrasser des craintes qu'elle provoque dans l'esprit de bien des gens, et déjà M. Perreault voudrait en demander l'exécution immédiate! Ce n'est pas là de la diplomatie.

Cette lettre est malheureuse, surtout, parce qu'elle tend à placer la question sur un terrain hostile à la mère-patrie. M. Perreault peut ne pas aimer les Anglais; mais il n'a pas le droit ni le pouvoir de leur imposer ses vues. Les Anglais du Canada, comme, d'ailleurs, la grande majorité des Canadiens-Français, ne voudront de l'indépendance qu'autant qu'elle se présentera dans des conditions amicales pour l'Angleterre. Autrement, ce serait une route sûre à l'annexion. Voyons! Pour tous ceux qui croient que la cause de l'indépendance est une œuvre nationale à accomplir, et non un instrument personnel d'avancement politique,—et je suis sûr que M. Perreault est de ceux-là,—n'y a-t-il pas moyen de se placer sur le terrain élevé du pur patriotisme, de manière à gagner le cœur de nos populations, au lieu de les diviser par d'étroites questions de détails?

Le *Montreal Herald* prend une importance croissante de jour en jour. Son personnel de rédaction est intelligent, actif et progressiste. Le *Herald* garde, de plus, en dehors de ses articles purement politiques, qui sont dans l'esprit libéral, une indépendance absolue, et donne au public des nouvelles télégraphiques et urbaines qui ne sont pas peintes en rouge avant d'atteindre le public. Voilà le véritable esprit qui doit présider à la direction d'une feuille qui a le respect de l'opinion; voilà la raison du succès grandissant qui couronne le travail des directeurs actuels du *Herald*.

De l'honorable M. Taillon :

"Notre province a été surmenée; elle a besoin de repos. Pas un repos léthargique, mais simplement réparateur. Elle doit s'arrêter dans la voie des dépenses extravagantes où elle s'est engagée imprudemment. Ce qu'il lui faut, c'est peu de législation et beaucoup d'administration."

"Organiser le service public, comme fait un homme d'affaires dans son établissement; réduire les dépenses au plus bas chiffre possible, et, pour achever de rétablir l'équilibre dans notre budget,—car il restera un déficit, en dépit de la plus stricte économie,—prélever le revenu

en conciliant l'idée de justice pour tous avec les besoins de chaque classe de la société et de chaque industrie."

Voilà de bonnes et franches paroles, qu'il fait plaisir de trouver dans la bouche d'un premier ministre.

Le duel, à Paris, n'est pas une nouvelle bizarrerie des mœurs politiques républicaines, mais il a survécu aux institutions monarchiques. Pendant des siècles, les Français ont été une nation de duellistes. Bien avant la grande révolution, lorsque Mirabeau, Camille Desmoulins, Danton, Barnave et presque tous les chefs républicains se battaient en duel, sauf Marat qui se cachait quand il était provoqué, le duel avait été mis à la mode sous le règne des grands monarques. Sous le premier empire, le duel était une récréation ordinaire parmi les officiers; on prête à Napoléon ce propos sardonique, que le duel augmentait les chances d'avancement. Mais ce n'est pas avant la Restauration et le règne de Louis-Philippe qu'il est redevenu la conséquence fréquente des débats parlementaires. Pour un duel qu'il y a eu depuis la chute du second empire, il y en a eu dix depuis le demi-siècle qui s'est écoulé de 1820 à 1870.

Le duel tend rapidement à disparaître en France, aussi bien dans l'armée que parmi les hommes politiques; il n'y a plus de sang versé dans les rencontres, et, si l'on observe encore scrupuleusement les formes traditionnelles, les Français, en général, commencent à rire du duel comme d'une manifestation de folie humaine, absolument comme les Américains en rient depuis trente ans.

Le superbe navire de la compagnie Transatlantique, la *Bourgogne*, est rendu à son cinquante-unième voyage. Son personnel comprend 220 hommes, dont 92 dans la machine. Sa longueur est de 465 pieds, et sa largeur, de 50; son tonnage jauge 8.000 tonneaux et sa force est de 10.000 chevaux-vapeur. Sa vitesse moyenne est de 17 nœuds, et le maximum, de 19 nœuds à l'heure.

Ce navire a fait onze voyages en 1892, et rapporte, à chaque voyage, une moyenne de 350.000 francs (\$70.000) à la compagnie. En quittant New-York, l'autre jour, la *Bourgogne* a embarqué deux millions d'or et d'argent: l'or était contenu dans un baril et l'argent consistait en lingots d'une pesanteur de 50 à 100 livres chacun, et c'est étonnant comme il y en avait. Le service à bord est parfait et est absolument français.

Echantillon de style parlementaire :

Tout récemment, à la tribune de la chambre, un député, parlant d'une autopsie autour de laquelle on a fait beaucoup de bruit, s'exprimait ainsi :

"Après plus de quinze jours, ce cadavre, en admettant qu'il existe, ne nous dira pas son secret."

"Un cadavre qui existe," c'est déjà fort; mais exiger d'un "cadavre qui existerait" depuis plus de quinze jours un bayardage quelconque dépasserait, évidemment, par trop la mesure.

A moins d'admettre que, comme dans les titres de chapitres à sensation des romans-feuilletons,

Le cadavre a parlé.

A quoi un mauvais plaisant serait, d'ailleurs, parfaitement en droit d'ajouter :

"Il s'est même exprimé en vers !"